Continents manuscrits

Génétique des textes littéraires – Afrique, Caraïbe, diaspora

9 | 2017

Vie et mort des revues en période coloniale et postcoloniale

Naissance et résistance d'une revue : *Présence africaine*

Ferroudja Allouache

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/coma/950>

DOI : 10.4000/coma.950

ISSN : 2275-1742

Éditeur

Institut des textes & manuscrits modernes (ITEM)

Référence électronique

Ferroudja Allouache, « Naissance et résistance d'une revue : *Présence africaine* », *Continents manuscrits* [En ligne], 9 | 2017, mis en ligne le 15 octobre 2017, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/coma/950> ; DOI : 10.4000/coma.950

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Continents manuscrits – Génétique des textes littéraires – Afrique, Caraïbe, diaspora est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Naissance et résistance d'une revue : *Présence africaine*¹

Ferroudja Allouache

- 1 Lancée à Paris et à Dakar en 1947, la revue *Présence africaine* naît à un moment où le paysage littéraire et politique français est à un tournant de son histoire. Elle aurait pu, comme *Légitime défense* (1932), *L'Étudiant noir* (1934), *Tropiques* (1941-1945), et d'autres revues du monde « noir », disparaître de la circulation littéraire. Au lendemain de la Libération, la politique exercée dans les colonies (répression sanglante à Madagascar, début de la guerre en Indochine...) ne favorise pas *a priori* l'entreprise d'une revue par l'élite afro-antillaise. Pour éviter que la revue ne disparaisse à cause de la censure, Alioune Diop s'entoure de figures intellectuelles dont la légitimité est incontestable : Jean-Augustin Maydiou, Michel Leiris, Jean-Paul Sartre, André Gide, Albert Camus, Emmanuel Mounier, Théodore Monod, Georges Balandier, Marcel Griaule constituent le comité de patronage. Stratège, il opte pour une présentation « culturelle » et non politique. La multiplication de revues, d'autre part, dans le contexte, aurait pu aussi jouer en sa défaveur : comme nombre de ses pairs (Sartre, Aragon, Mounier), Diop a dû affronter la concurrence face à la pénurie de papier pour faire vivre sa revue.
- 2 Alioune Diop fait partie des rares intellectuels sous domination coloniale à créer, diriger et imposer une revue consacrée au monde négro-africain. Il est parvenu à réunir autour de *Présence africaine* l'élite noire afro-américaine (Richard Wright, Countee Cullen), afro-antillaise (René Maran, Aimé Césaire, Léon Gontran Damas, René Ménénil, L. T. Achille) ou africaine (Léopold Sedar Senghor, Sembène Ousmane, Cheikh Anta Diop, Bernard Dadié). Malgré les dissensions politiques, il a également su s'entourer d'intellectuels français pour proposer une perception nouvelle du temps présent. En ce sens, sa revue fonctionne « comme institution de production culturelle » au même titre que n'importe quelle revue littéraire². Quelles stratégies a-t-il mises en place pour assurer une visibilité à *Présence africaine* afin de l'imposer dans le paysage littéraire de son époque et ultérieurement ?

Jeu des alliances et genèse d'un projet

- 3 Le parcours d'Alioune Diop est ponctué d'activités intellectuelles, politiques et littéraires. Sénateur, militant politique à la SFIO (Section française de l'Internationale ouvrière), il demeure la figure du rassembleur autour d'une revue dont l'ambition se veut internationale : *Présence africaine* a pour vocation de faire découvrir au monde entier que l'Afrique est dans l'Histoire et qu'il « revenait d'abord aux Africains subsahariens, c'est-à-dire aux Africains noirs, diaspora incluse, de parler en leur nom, pour eux et à partir d'eux, de leur culture, de leurs arts, de leur littérature, de leur histoire, et ce sans pour autant exclure l'héritage commun³ ». C'est donc l'aventure d'une entreprise archéologique que propose Diop. La revue est un lieu de ralliement, de réflexion et de théorisation. Elle permet aux intellectuels afro-antillais de participer activement à la vie sociopolitique et culturelle en France et dans leurs pays.

- 4 Reconstituer l'archive autour de Diop et de la genèse de *Présence africaine* relève du parcours d'obstacles tant il est difficile de rassembler les fragments dispersés de la vie de l'un et de la création de l'autre. L'ouvrage qui offre une nouvelle approche de ces années 1940-1960 est celui du dominicain Verdin⁴. On y découvre les liens qui unissaient l'intellectuel sénégalais à des hommes rencontrés à Paris ou au Sénégal et qui ont joué un rôle important dans sa vie : Maydiou, Balandier, Mounier, Camus, Sartre, Wright et Leiris. Mais les références du biographe demeurent allusives lorsqu'il cite des fragments de lettres ou des témoignages d'amis proches de Diop (Naville, Rabemananjara). La recherche d'archives concernant les brouillons, lettres et autres documents reste à entreprendre. Quelques lettres ont permis d'éclairer des aspects de la gestation de la revue. Le brouillon d'une lettre de Gide révèle des échanges entre la revue et lui : « Chère "Présence africaine" ». Cependant, il répond à une « lettre du 22 juillet » sans mentionner de date exacte. Alioune Diop souhaitant que l'intellectuel préside le comité de patronage, il est possible qu'il ait envoyé sa demande à la fin de l'année 1946 ou début 1947. Comme le rappelle Gide, les membres sont déjà nommés : « Puisse celle ~~lettre-ci~~ [sa lettre] vous dire assez tôt avec quelle joie ~~et quelle reconnaissance j'ai lu votre lettre~~ j'accepte la présidence que vous me proposez d'un comité de patronage où j'ai mes dont les membres me sont tous amis, également zélés pour ma cause qui me tient à cœur⁵. » Dans une lettre à Leiris, datée du 18 janvier 1947, Alioune Diop, alors conseiller de la République, note : « Vous avez bien voulu accepter d'être au Comité de patronage. Nous vous en remercions⁶. »

- 5 La gestation de la revue s'esquisse durant l'année 1943. Diop lance un appel dans le *Bulletin de l'étudiant d'outremer* où « il invite les étudiants africains à "connaître leur propre civilisation"⁷ ». C'est un jeu d'alliances qui se met progressivement en place. À partir de 1946, Diop « multiplie les contacts, obtient le soutien de Sartre, Camus, Gide, Kahnweiler, Leiris, fait la connaissance de Richard Wright chez Gallimard », précise encore Verdin⁸. Sa seule priorité : réunir les meilleurs éléments afin de faire exister sa future revue. Diop rencontre Gide grâce à Eyoum Moudio, danseur camerounais. Une lettre de Gide, non datée également, à Gaston Criel, ami et poète, montre son rôle de passeur pour favoriser le réseau culturel afro-antillais à Paris. Il lui écrit pour lui « donner le nom et l'adresse de ce chanteur nègre qui prépare un "gala noir" au Bœuf sur le Toit, qu'il pourrait vous amener de connaître ou de guider un peu⁹ ». Connue dans le milieu artistique, Moudio a permis la rencontre entre Alioune Diop et Gide. D'autres

lettres du directeur de *Présence africaine* attestent aussi d'initiatives pour obtenir des articles, des adhésions sûres. Le 18 janvier 1947, il écrit à Leiris qu'il aimerait le revoir pour le « consulter sur différentes questions pratiques » afin de « mettre sur pied bientôt une revue : PRÉSENCE africaine¹⁰ ». Le 24 avril 1947, alors en voyage en Afrique, Diop lui rappelle de « nous préparer un article », ajoutant qu'il voudrait « également prier Monsieur Sartre de nous envoyer son texte¹¹ ». Le 21 juillet de la même année, il invite Leiris à une « réunion d'échanges de vues de quelques amis de PRÉSENCE AFRICAINE ».

- 6 Boris Vian donne des traductions de Richard Wright : il « visitait nos bureaux plusieurs fois par semaine, donnant des adresses d'écrivains afro-américains susceptibles de nous envoyer des articles, apportant lui-même des textes inédits, aidant à faire certaines démarches, nous dédicaçait ses livres en édition originale...¹² ». Pour le choix du titre de la revue, Georges Balandier raconte que ce serait une proposition de Sartre : « Choisir ce titre de *Présence africaine*, c'était montrer qu'il y avait une présence de l'Afrique parmi les civilisations, parmi les problèmes de l'époque¹³. » Mounier, dont le « personnalisme » a une forte influence sur Diop, lui inspire la forme de *Présence africaine*, avec notamment la rubrique « Palabre », imaginée à partir de la rubrique du fameux « Journal à plusieurs voix¹⁴ » d'*Esprit*.
- 7 La biographie de Verdin éclaire les circonstances dans lesquelles Alioune Diop a fait connaissance, noué amitié avec toutes ces personnalités. En 1946, il est « directeur du gouverneur général » de l'AOF, à Dakar. Durant cette même période, à Paris, Georges Balandier « rencontra Alioune Diop chez Michel Leiris au début de l'été 1946 », qui lui propose de l'héberger au Sénégal pour son étude sur une « ethnie ». Quelques années auparavant, alors que Lilyan Kesteloot avance l'hypothèse de l'inactivité littéraire et politique de l'élite noire à Paris (2001), Verdin émet le discours inverse. Pendant qu'une partie de la France entrait en résistance, la majorité de l'élite afro-antillaise se trouvait à Paris. Alioune Diop entretient une amitié solide avec le père Maydieu, intellectuel religieux antifasciste. Le prêtre devient aussi l'intercesseur entre Diop et Paulhan, Jean Wahl, et d'autres personnalités qui luttèrent contre l'Occupation au sein du Comité national des écrivains. Diop fait la connaissance de François Mauriac, qu'il fréquentera régulièrement « aux conférences de la Société européenne de culture ». Il devient à son tour intercesseur entre l'académicien français et son ami Jacques Rabemananjara. Ainsi, Alioune Diop « persuadera [Mauriac] d'accorder une préface au premier livre [Antsa] de son ami¹⁵. »
- 8 Dans le même élan, les réunions et entrevues se poursuivent. C'est encore le père Maydieu qui « présente Alioune Diop à Mounier, à Michel Leiris, à Jean-Paul Sartre, à Georges Bataille¹⁶ ». Insister autant sur cet aspect permet de comprendre le jeu des alliances au sein du champ du pouvoir, lieu où tout repose sur des « signes de reconnaissance¹⁷ », lieu où *ont lieu* les rites de passage, en fonction de la position occupée par les agents. Il donne aussi à voir des réseaux qui s'entremêlent pendant la résistance et permet de comprendre l'organisation du « comité de patronage¹⁸ », même si Alioune Diop a aussi connu des obstacles. Par exemple, le sociologue marxiste Pierre Naville exprime dans une lettre sa réticence à voir figurer son nom parmi les catholiques : « [...] je serai gêné de m'y aligner à côté du père Maydieu et de Mounier. D'autant plus que n'y figure aucun représentant de l'école stalinienne, ce que je regrette pour ma part¹⁹. » Quant à la présence discrète de Camus, qui ne donne aucun texte, elle s'explique par le fait qu'il « se jugeait incompétent sur les questions concernant l'Afrique noire ». Mais il a financièrement soutenu la revue grâce au succès de *La Peste*²⁰. Cette dimension de

maillages amicaux et intellectuels est peu prise en compte dans l'historiographie littéraire francophone.

- 9 Lorsque la revue paraît, elle passe presque inaperçue, sans doute parce que le « paysage éditorial est déjà saturé », que les « éditorialistes ne mesurent pas l'originalité d'une revue supplémentaire » et que beaucoup « probablement doutent de sa pérennité ». Seules les revues *Esprit* et *Critique* publient des comptes rendus de lecture²¹. C'est surtout la méfiance d'une instrumentalisation politique de la revue qui prévaut : Verdin rappelle que des menaces sont adressées aux animateurs de la revue émanant des « tenants du paternalisme colonial » et que, suite au cambriolage dans les locaux de la revue, Diop a perdu une partie « d'archives, correspondances, bordereaux, projets de maquette, sommaires prévisionnels des numéros spéciaux²² ». Un feuillet dactylographié daté du 1^{er} août 1947, adressé à des libraires, écrivains, etc., montre son désir de publier des textes divers sur l'Afrique²³. Le 6 novembre, il envoie une autre lettre à des écrivains pour « témoigner sur le NÈGRE » afin de préparer le numéro de décembre²⁴.

La stratégie d'une victoire sur le temps

- 10 Lorsque Lilyan Kesteloot évoque l'aventure de *Présence africaine*, elle pointe les difficultés financières, souligne quelque irrégularité dans la parution, et met l'accent sur le caractère apolitique de la revue (« sous aucune obédience philosophique ou politique »), ce qui l'autorise sans doute à mettre en évidence le « ton modéré », voire « en contraste » du directeur de la revue avec « celui des collaborateurs²⁵ ». Or, lorsqu'il parle du « lancement de la revue », Verdin insiste au contraire sur le contexte politico-idéologique qui devait peser sur les intellectuels engagés dans l'élaboration de la revue, et imposer une ligne éditoriale quant à la position de celle-ci. Tout « au long de l'année 1944 », Alioune Diop mûrit son projet, mais la réalité coloniale ne pouvait être ignorée, comme en témoigne Jacques Rabemananjara dès 1943 :

Alioune Diop acheva de nous exposer les idées maîtresses qui devraient constituer la charpente et les lignes de force de sa future revue. [...] Nous étions pourtant conscients de la hardiesse de l'enjeu. De l'immense hostilité que l'entreprise ne manquerait pas de provoquer. Du côté de la rue Oudinot, ministère des Colonies. Du côté des grands intérêts investis dans nos pays : ils ne tenaient absolument pas au réveil des consciences noires²⁶.

- 11 Au sortir des années sombres qui ont anéanti l'Europe, qui « a intérêt à voir éclore *Présence africaine* ? », s'interroge Verdin. Sa réponse est simple : « peu de monde en vérité », c'est-à-dire une « poignée d'Africains et quelques intellectuels français²⁷ ». Une fois le groupe installé au Quartier latin, après avoir obtenu l'adhésion du comité de patronage, la lettre envoyée « aux personnalités qu'ils sollicitent » permet de mieux comprendre le discours consensuel d'Alioune Diop :

Nous sommes à Dakar un petit groupe d'amis africains et européens qui songeons à créer un organe de rapprochement entre les uns et les autres. Il ne s'agit pas une fois de plus d'une entreprise à caractère politique mais d'une action sur le plan culturel. [...] l'Africain doit pouvoir parler en tant que représentant d'une civilisation originale. Il faut que l'Européen le connaisse mieux et en même temps se fasse connaître de lui. [...] ²⁸.

- 12 Parler du « culturel », cela peut passer. Alioune Diop est soucieux de l'avenir de sa revue dans un contexte politique difficile : l'époque, rapporte Verdin, « n'est pas propice au dialogue des intellectuels. L'épuration a laissé des traces dans les milieux littéraires », et

le Comité national des écrivains, auquel appartiennent la plupart des amis de Diop, « s'est déchiré à propos de l'hégémonie du parti communiste ». Tous ces éléments peuvent aider à comprendre les propos préliminaires d'Alioune Diop dans le premier numéro de sa revue. Prudent, il déclare que « [la] revue se félicite [...] d'être française, de vivre dans un cadre français, bien qu'elle s'adresse – encore une fois – à tous les hommes de bonne volonté » et oriente rapidement son discours sur le déséquilibre existant :

d'une part, une minorité d'êtres agissants, productifs : l'Europe. En face d'elle, les hommes d'outre-mer beaucoup plus nombreux. Ils sont en général moins actifs, peu productifs (du moins leur productivité ne répond-elle pas au rythme des temps modernes.) [...] ²⁹.

- 13 Alioune Diop a-t-il incorporé le discours dominant de cette époque, affirmant que les « hommes d'outre-mer » sont le « fardeau de l'homme blanc », ou ruse-t-il, produisant des propos attendus pour mieux protéger son entreprise ? Dans le même numéro, Gide ne ménage pourtant pas le lectorat et assène de sévères critiques à la civilisation française : « nous avons enfin admis qu'elle n'est pas la seule » (p. 3). Il pointe à maintes reprises le manque d'attention, tant le mépris était grand, à toutes ces « voix que l'on n'avait pas d'abord écoutées », et annonce que la revue « se propose un vaste programme : accueillir tout ce qui a trait à la cause des noirs, et toute voix du peuple noir qui lui paraisse mériter d'être entendue » (p. 6).
- 14 Il semble que la réalité idéologique de l'époque est davantage soulignée par Verdin, qui insiste sur les relations Blanc vs Noir dans le contexte colonial. Pour lui, si quelques formules surprennent aujourd'hui, si elles semblent même complices d'un certain racisme dans la définition de l'âme noire, et pusillanimes en ce qui concerne la critique du fait colonial, il ne faut pas oublier qu'Alioune Diop est alors sénateur français. Comme Senghor à la même époque, il est soucieux d'accompagner progressivement et sans violence l'évolution des mentalités ³⁰.
- 15 Alioune Diop reprendrait le discours colonialiste pour s'en servir comme d'une arme : en reconnaissant que la majorité des « hommes d'outre-mer » sont « moins actifs, peu productifs », suggérant qu'il faut les transformer « en cerveaux et bras adaptés à la vie moderne », c'est-à-dire que, à l'instar des Blancs, désignés comme la « minorité d'êtres agissants, productifs », ils doivent agir pour être visibles. La revue ambitionne donc de donner voix à la « silencieuse Afrique », au « Noir qui brille par son absence dans l'élaboration de la cité moderne » (p. 13). D'une certaine manière, en évitant la posture polémique, en centrant son discours sur l'apport « culturel », Diop instaure un nouvel « ordre du discours » (Foucault) parce qu'il rompt doucement avec le discours de son temps et qu'une « brèche est faite », comme il l'affirme lui-même dans une lettre à Pierre Naville. Alors que Kesteloot écrit que l'article de Diop « se développe dans un climat de politesse et de modestie presque exagéré » parce qu'il « insiste sur les qualités que les Africains doivent se hâter d'acquérir » et qu'il « paraît placer la direction du monde futur entre les mains de l'Europe ³¹ », au contraire Verdin y perçoit un discours ironique. « On décèle, déclare-t-il, un mélange d'ironie et de provocation », car la « France héroïque qui éclaire et émancipe les peuples qu'elle rencontre » reste une utopie, un rêve, mais, en « attendant, au détour de la phrase, "émancipation", le mot explosif, est lancé ». Il rappelle aussi que le « sursaut colonialiste des années d'après-guerre » contrôle tout acte politique qui porterait atteinte à la République : comme Rabemananjara, Alioune Diop peut être « déchu en un instant de son immunité parlementaire ³² ». Dans une lettre que ce dernier avait écrite à Pierre Naville apparaît un homme prudent, réfléchi quand il explique les « rapports entre notre intention et notre texte » : il s'agit d'une

*nécessité d'une prudence de serpent au départ. La brèche est faite. Notre proclamation est douce, nous espérons peu à peu l'être moins. [...] L'anticolonialisme intégral ne mord pas encore sur les Africains, même à Dakar, assez friande d'extrémisme. [...] On peut toujours commencer à travailler en quelque sorte sur les bords*³³.

- 16 Alioune Diop agit en stratège : au lieu d'attaquer frontalement, d'être trop politique, il choisit la « brèche », la faille, la fissure qui peut faire s'effondrer le rempart établi entre l'Europe et l'Afrique. C'est une sorte de trouée qui, progressivement, déstructure le discours établi pour opérer en lui un passage, une ouverture. Le « culturel » peut donner l'illusion d'une dépolitisation de l'ambition politique de la revue. Alioune Diop est dans la stratégie et non dans la tactique : tandis que celle-ci suppose « un calcul qui ne peut pas compter sur un propre, ni donc sur une frontière qui distingue l'autre comme une totalité visible », la première requiert des conditions préalables car elle est

le calcul des rapports de forces qui devient possible à partir du moment où un sujet de vouloir et de pouvoir est isolable d'un « environnement ». Elle postule un lieu susceptible d'être circonscrit comme un *propre* et donc servir de base à une gestion de ses relations avec une extériorité distincte³⁴.

- 17 La métaphore guerrière place le « sujet de vouloir et de pouvoir » dans une position où la ruse est nécessaire. La stratégie implique deux lieux, celui du stratège (le dominé) et celui du camp adverse (le dominant). La tactique n'a pas de lieu propre, c'est celui de l'autre qu'elle veut saisir.

Elle s'y insinue, fragmentairement, sans le saisir en son entier, sans pouvoir le tenir à distance. Elle ne dispose pas de base où capitaliser ses avantages, préparer ses expansions [...] le « propre » est une victoire du lieu sur le temps. Au contraire, du fait de son non-lieu, la tactique dépend du temps, vigilante à y « saisir au vol » des possibilités de profit. Ce qu'elle gagne, elle ne le garde pas³⁵.

- 18 Face à l'Institution (« l'extériorité distincte »), au champ que représente le lieu, le *propre* du camp adverse, le stratège Alioune Diop masque, « sous des calculs objectifs », son rapport avec le pouvoir qui le soutient : la revue n'est sous « l'obédience d'aucune idéologie philosophique ou politique ». Il propose de l'ouvrir « à la collaboration de tous les hommes de bonne volonté [...] susceptibles de [les] aider à définir l'originalité africaine et de hâter [leur] insertion dans le monde moderne ». Il « veut poser et étudier le problème général des rapports de l'Europe avec le reste du monde, mais en prenant pour exemple l'Afrique » (p. 12). Le lieu qu'exige sa stratégie est double : la revue et le Quartier latin. Ils sont un « propre » qui est, pour de Certeau, une « victoire sur le temps », ce qui se vérifie, *a posteriori*, dans la mesure où le pari et le discours visionnaire de Diop (« Nous nous engageons dans une phase héroïque de l'histoire », déclare-t-il en 1947 !) ont eu raison sur la « tactique » colonialiste. Alioune Diop a réussi cette curieuse opération qui « convertit la "compétence en autorité"³⁶ ».

- 19 Peut-être faudrait-il alors relire plus attentivement le discours de Diop en résonance avec son temps pour tenter d'y déchiffrer les mille « façons de jouer/déjouer le jeu de l'autre », c'est-à-dire toute l'activité discursive dans son énonciation qui joue et se joue du discours dominant repris, déformé, réformé, détourné, retourné dans l'espace littéraire institué, sorte de « labyrinthe des pouvoirs » dans lequel émerge la résistance de groupes « qui, faute d'avoir un propre, doivent se débrouiller dans un réseau de forces et de représentations établies³⁷ ». L'ironie est perceptible dans le discours de Diop (« Serait-il téméraire d'ajouter qu'elle pourrait même enrichir la civilisation européenne ? »).

- 20 Le pari d'Alioune Diop est donc réussi : *Présence africaine* devient une tribune littéraire offrant un espace où publier de jeunes talents (Abdoulaye Sadj, Jean Malonga, Birago et

David Diop, Guy Tirolien et Paul Niger, Flavien Ranaivo) et la possibilité de paraître aux côtés de leurs aînés (Maran, Senghor, Césaire, Dadié, Hazoumé). Sont aussi révélés Mamby Sidibé, Fodeba Keïta, Anoma Kanie, Lamine Diakhaté... S'il est vrai que les premières années voient pléthore de poèmes ou d'extraits de récits, souvent sans un appareil critique, une sorte de balisage s'esquisse cependant, si bien qu'un écrivain comme Abdoulaye Sadj, peu connu alors, propose, dès 1949, une chronique sur « Littérature et colonisation », premier pas vers la « brisure » annoncée par le directeur deux années auparavant. Cette fêlure trouve sa légitimité dans l'incandescence d'« Orphée noir », titre de la préface de Sartre à l'*Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française* de Senghor (1948), publiée en 1948 dans *Les Temps modernes* et l'année suivante dans *Présence africaine* (Alioune Diop en fait le compte rendu), ce qui a propulsé la stratégie de Diop et précipité le changement de la réception de la littérature des colonisés. Au long des années cinquante et soixante, au fil des pages de *Présence africaine*, la dimension littéraire apparaît de manière spectaculaire, à travers des articles en avance sur leur temps et protégés de la censure grâce à la position que Sartre occupe dans le champ³⁸. La revue devient donc un véritable creuset littéraire qui subvertit la doxa de l'époque.

Ritualisation et nouvelle cartographie littéraire et théorique

- 21 Près de dix ans après le lancement de sa revue, Alioune Diop crée, sur le modèle de la Société européenne de culture, la Société africaine de culture en 1957. Il consolide ainsi un « esprit de famille », proche de celui de *La NRF*, qui règne au sein de *Présence africaine* : même souci de rigueur, « même exigence de qualité et de sobriété » (Verdin), volonté de promouvoir de jeunes talents. Comme dans la revue de Paulhan, les auteurs reconnus et légitimés commentent les nouveaux arrivants : Alioune Diop, Césaire, Depestre publient régulièrement chroniques et comptes rendus de lecture de David Diop, Rabemananjara, Mongo Beti, Ferdinand Oyono, qui deviennent à leur tour chroniqueurs. Ainsi, le cercle constitué autour d'Alioune Diop fonctionne-t-il comme celui de Paulhan. Le rituel de sélection et l'introduction du nouvel entrant trouvent leur légitimité dans la cartographie des réseaux qu'ils dessinent. La ritualisation s'impose sous forme de rapports de force et s'exerce telle une véritable « "police" discursive³⁹ ». La rigueur intellectuelle de Diop conduit ceux qui n'ont pas encore de position propre à entrer dans la discipline discursive qu'exige l'ambition de la revue.
- 22 Les effets de légitimation renforcent la place de certains auteurs dans l'univers littéraire parisien, même si, pour l'heure, Senghor, Césaire et Alioune Diop ne préfacent que « l'élite noire ». Entre 1951 et 1970, Senghor aura préfacy cinq recueils de poèmes, Césaire quatre ouvrages, Alioune Diop trois⁴⁰. D'autres auteurs s'emparent de l'acte de préfacer : René Depestre, Lamine Diakhaté et Joseph Ki-Zerbo, Glissant et Diallo Saïfoulaye. Ils inaugurent une nouvelle forme de reconnaissance d'auteurs, comme eux sous domination coloniale. Si l'acte est repris et imité au-delà de l'Afrique, il permet ainsi de voir que des relations se constituent en réseaux, comme le montre la préface de Glissant au *Cercle des repréailles* de Kateb Yacine, paru en 1959. Cependant, si cette pratique a rompu l'ordre vertical (le dominant préfacy le dominé) pour instituer une relation horizontale (légitimité du dominé préfacyant un autre dominé), celle-ci ne fonctionnera jamais du dominé vers le dominant.

- 23 Une autre originalité de *Présence africaine* concerne les numéros spéciaux dédiés à la culture, aux phénomènes sociaux, à la politique. Dans une lettre du 21 avril 1957, Diop remercie Leiris pour son « envoi en faveur des Malgaches ». Il ajoute : « Absent ou présent, nous vous savons toujours solidaires à la cause des colonisés, des opprimés et des malheureux⁴¹ ». La revue rend également hommage à de grandes figures : Frantz Fanon (1962), Jean Amrouche (1963), René Maran (1965), Jean Price-Mars (1969). Dans le même esprit, les deux Congrès des écrivains et artistes noirs, de 1956 et 1959, ont aussi donné lieu à deux volumes importants dans lesquels sont exposées des réflexions et des contributions sur la littérature, la politique, la culture. Le discours de Diop se veut plus offensif dans une France qui vient de perdre l'Indochine et qui a commencé une autre guerre, en Algérie. C'est un discours aux accents sartriens et césairiens. Pour lui, ce sont les peuples noirs qui ne sont « pas encore parvenus, en tant que peuples, à trouver accès à l'audience internationale », car ils « connaissent encore pour la plupart ce régime politico-social qu'on appelle la colonisation ». Évoquer la « scandaleuse question des peuples sans culture » est une gageure pour l'orateur qui souhaite déconstruire le mythe fondé par les « vrais responsables de la colonisation⁴² » : Diop est face à une « production du discours [qui] est à la fois contrôlée, sélectionnée, organisée et redistribuée⁴³ ». C'est cette réalité, depuis longtemps instituée, qu'il doit affronter. Or, comment peut-il s'immiscer à l'intérieur de l'ordre discursif si lui-même n'est pas légitime ? « Dans une société comme la nôtre, souligne Foucault, on connaît, bien sûr, les procédures d'exclusion » : Diop vit cette exclusion car, en tant que « Noir », il fait l'expérience violente de « l'interdit », qui est la forme la « plus évidente, la plus familière » de l'« exclusion »⁴⁴. Celui qui s'empare de la parole doit obéir aux « règles d'une "police" discursive » qui pratique un pouvoir sur le sujet énonçant. Pour déjouer la censure, Diop a demandé à Sartre, figure incontournable de l'après-guerre, une analyse sur « "LE PATERNALISME" » avec cette subtilité de psychologue qu'il a déjà déployée dans maintes études⁴⁵.
- 24 La conférence de Bandoeng en 1955 a certainement été un « événement » déclencheur dans le processus de décolonisation et dans la (pour)suite de la liberté prise par l'équipe de *Présence africaine* à l'égard du système dominant. Césaire prend alors ses distances avec le PCF, ne supportant plus la mainmise d'Aragon sur l'orientation culturelle du Parti. Il refuse toute forme d'obéissance et entreprend, par le biais de la revue, un dialogue sur la forme poétique avec Depestre, resté fidèle à Aragon.
- 25 Sur un autre plan, il faut souligner l'important travail de théorisation sur la dimension « politique » de la littérature. S'esquisse progressivement une définition de la littérature en lien avec l'identité des pays colonisés. La voie est ouverte. Dès 1948, Abdoulaye Sadju interroge le contenu narratif : que raconter de l'Africain au peuple français ? Quels sont la responsabilité et le rôle de l'écrivain et de la littérature pendant la colonisation ? « Littérature et colonisation » (n° 6, p. 139-141) est une critique sévère des auteurs contemporains africains de langue française que Sadju considère comme des faussaires de la véritable identité/image : celle qu'ils construisent du Noir n'est pas authentique. Pour lui, « il est grand temps de juguler cette littérature colonialiste qui indispose les Noirs et trahit la bonne foi des Blancs » (p. 41). Quant à A. B. (Mongo Beti), il s'attarde sur l'épineuse question de la reconnaissance d'un « bon texte », d'une « œuvre de qualité » et oriente sa réflexion sur la réception critique française des auteurs africains et colonisés. De son point de vue, si Césaire, David Diop, Paul N'Goma, Jacques Roumain, représentent d'excellents poètes « parmi les hommes de couleur, c'est-à-dire les colonisés », s'ils incarnent les intellectuels « très conscients, droits, et par conséquent incapables

d'aucune compromission avec l'ordre colonialiste », ils paient cette qualité par un manque de reconnaissance. En effet, on ne « peut tenir leurs écrits pour des œuvres de qualité » car « l'on ne peut tenir pour chef-d'œuvre, du point de vue de l'efficacité actuelle, une œuvre que personne ne lit ni ne connaît ». Mongo Beti constate à la fois l'existence d'une littérature afro-antillaise de qualité et son invisibilité, puisque le public qu'elle exige – qui ne serait donc plus celui habitué aux récits ou poèmes attendus – reste à venir. La remarque vaut aussi pour les romanciers africains qui rompent définitivement avec « ce que le public français demande » : le pittoresque. Il sonne l'heure de la fin d'une « littérature africaine authentique », l'alternative offerte au romancier ne lui laissant guère de choix :

Car, ou bien l'écrivain africain est réaliste, et dans ce cas, non seulement il ne risque guère d'être publié, mais, même s'il y parvenait, la critique l'ignorerait, le public aussi. Ou bien, il est conformiste et dans ce cas il risque de donner dans le pittoresque gratuit et même dans le fantastique, ce qui lui fera écrire surtout des sottises⁴⁶.

- 26 Mongo Beti est conscient, en ces années cinquante, du clivage idéologique qui oppose d'un côté le public des *Lettres françaises*, de l'autre celui du *Figaro littéraire*, et deux « grands blocs puissants, opposés, dans un antagonisme si violent qu'il n'y a plus de place pour les neutres⁴⁷ ». Si bien que l'auteur qui n'est engagé ni à droite ni à gauche doit se taire. Mongo Beti résume l'ambiance de l'époque qui ne laisse aucune alternative à l'écrivain, de surcroît colonisé, qui écrit pour le public français, métropolitain, cultivé. « À moins qu'il ne se résolve, ce qui n'est pas sans tenir de l'héroïsme, à écrire pour l'époque lointaine où l'enseignement aura suffisamment développé le goût de la lecture parmi les Africains, ses congénères⁴⁸. »
- 27 La réflexion sur ce que doit être la littérature est aussi engagée par Césaire. Les échanges s'étendent au rôle de l'écrivain et aux conditions d'une production nationale. Césaire refuse toute soumission à Aragon, qui exige une « création à la gloire du réalisme soviétique » et qui exerce un « flicage » sur René Depestre. La « Réponse à René Depestre » est un art poétique, écrit en vers libres, dans lequel le poète martiniquais laisse exploser sa colère : « Fous t'en Depestre fous t'en et laisse dire Aragon », écrit-il (1955). La joute perdure jusqu'à la fin de l'année 1956, engageant d'autres écrivains à réfléchir sur la « poésie nationale » (Senghor, Georges Gratiant, David Diop, Bernard Dadié, etc.). Le débat s'oriente vers une préoccupation existentielle et postcoloniale : l'« engagement » de l'artiste noir. Les textes de Rabemananjara, de Glissant, de L. T. Achille et Léonard Sainville sont d'incontestables lieux de réflexions sur la manière dont les peuples de couleur ont été *racontés* dans la littérature. Le lecteur est convié à explorer une autre mémoire, qui se reconstruit à travers le travail d'archéologie : Glissant et Sainville s'emparent du savoir élaboré sur la « réalité nègre » essentialiste, qui constitue une valeur discursive incontestée, pour y introduire du *divers*, du discontinu. *Présence africaine* devient le lieu d'élaboration d'une contre-histoire, d'une déconstruction de l'image essentialisée des Noirs. Romanciers et poètes, tous deux signent un refus du « modèle uniforme de temporalisation⁴⁹ », l'un par un roman, *La Lézarde* (prix Renaudot en 1958), et l'autre par une *Anthologie de la littérature négro-africaine* (1963 et 1968), sorte de contre-savoir qui entend réhabiliter la figure de l'intellectuel noir.
- 28 Les articles de Glissant et Sainville sont des pratiques théoriques qui détricotent les concepts à l'œuvre, élaborant une pensée nouvelle. Détricotage ne signifie pas rejet de l'énoncé existant, mais abolition de l'ordre pyramidal pour y substituer celui, plus complexe et productif, d'horizontalité. Le désordre introduit dans l'ordre du discours

implique de nouveaux rapports dans l'énonciation discursive. Glissant et Sainville, sujets énonçants, posent l'existence d'une autre littérature. Leurs énoncés sont des manifestes littéraires, des textes avant-gardistes.

Conclusion

- 29 Plus de soixante-dix ans après sa création, *Présence africaine* jouit d'une renommée internationale. Les discours d'escorte de pairs ont contribué à rendre la revue visible, légitime, lui assurant une entrée définitive dans l'histoire littéraire et politique. L'amitié de Sartre, Gide, Balandier, Maydiou, celle en particulier de Leiris, dont les nombreuses lettres montrent un soutien inconditionnel, signent un acte de reconnaissance, la « Présence » au monde des « Noirs ».
- 30 La « prudence de serpent » dont a fait preuve au départ Alioune Diop (lettre à Naville) a réussi : elle s'incarne dans les liens qu'il a su créer, le souci de rassembler des points de vue divergents (clivages politiques de l'époque) d'une part, et dans la stratégie, en contournant la censure grâce aux prestigieux noms du comité de patronage, d'autre part. Ce ne sont pas les « Noirs » qui ont attaqué de front le système colonial. Les textes de Sartre, Gide, Leiris et d'autres ont assuré une légitimité et un ancrage dans l'Histoire à la revue. L'équipe de *Présence africaine* et Diop ne sont « que trop conscients du prix et de l'efficacité de [la] collaboration [de Sartre]⁵⁰ », par exemple.
- 31 Si la volonté et la stratégie d'Alioune Diop ont contribué à la réputation et au destin peu commun de *Présence africaine*, la reconstitution d'archives concernant la gestation de la revue demeure un chantier ouvert. Il est difficile de trouver des documents sur Diop lui-même (brouillons, correspondances, etc.). C'est essentiellement dans le fonds Michel Leiris (Collège de France/Laboratoire d'anthropologie sociale) que sont consultables les lettres rendant compte pour partie de l'entreprise de Diop, de l'aventure de la revue. Cependant, la recherche s'est révélée plus fructueuse dans les correspondances de pairs français même si, à l'exception du brouillon de la lettre de Gide, ni les nombreuses biographies de l'auteur, ni sa correspondance ne mentionnent le nom d'Alioune Diop ou de *Présence africaine*.

BIBLIOGRAPHIE

- BIASI, Pierre-Marc de, *Génétique des textes*, Paris, 2005, réédité CNRS Éditions, coll. Biblis, 2011.
- BOURDIEU, Pierre, *Les règles de l'art*, Paris, Seuil, [1992]1998.
- CURATOLO, Bruno & POIRIER, Jacques, *Les revues littéraires*, Clamecy, Nouvelle Imprimerie Laballery, 2002.
- CERTEAU, Michel de, *L'Invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990.
- Colloque international Alioune Diop, l'homme et l'œuvre face aux défis contemporains, Présence africaine*, n° 181-182, 2010.

FOUCAULT, Michel, *L'Ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1971.

FRIoux-SALGAS, Sarah, « *Présence africaine*. Une tribune, un mouvement, un réseau », *Gradhiva* [en ligne], 10 | 2009, mis en ligne le 4 novembre 2009, consulté le 04 septembre 2017. URL : <http://gradhiva.revues.org/1475> ; DOI : 10.4000/gradhiva.1475

KESTELOOT, Lilyan, *Histoire de la littérature négro-africaine*, Paris, Karthala-AUPELF, 2001.

NDIAYE, Pap, « *Présence africaine* avant *Présence africaine*. La subjectivation politique noire en France dans l'entre-deux-guerres », *Gradhiva* [en ligne], 10 | 2009, mis en ligne le 04 novembre 2012, consulté le 05 septembre 2017. URL : <http://gradhiva.revues.org/1517> ; DOI : 10.4000/gradhiva.1517

VERDIN, Philippe, *Alioune Diop, le Socrate noir*, Paris, Lethillieux, 2010.

NOTES

1. Cet article est un extrait remanié de ma thèse « Réception et fabrication du texte littéraire "francophone" dans la presse française : du prix Goncourt attribué à René Maran (1921) aux lendemains des *Soleils des indépendances* d'Ahmadou Kourouma (1970) », qui paraîtra prochainement sous le titre *Archéologie du texte littéraire dit « francophone ». 1921-1970*, Paris, Classiques Garnier.
2. PLUET, Jacqueline, « Pour une histoire et une politique des revues », in CURATOLO, Bruno & POIRIER, Jacques, *Les revues littéraires*, Clamecy, Nouvelle Imprimerie Laballery, 2002, p. 20.
3. COQUERY-VIDROVITCH, Catherine, « Le rôle de *Présence africaine* dans la refondation de l'histoire africaine postcoloniale », *Présence africaine*, n° 181-182, 2010, p. 81-85.
4. VERDIN, Philippe, *Alioune Diop, le Socrate noir*, Paris, Lethillieux, 2010. Frédéric Grah Mel a aussi publié *Alioune Diop, le bâtisseur inconnu du monde noir*, Abidjan, Presses universitaires de Côte-d'Ivoire, Paris, ACCT, 1995.
5. Fonds André Gide, bibliothèque Jacques-Doucet. Les mots barrés sont reproduits tels qu'ils figurent sur le brouillon (format 12 × 18 cm), « Ms 37075 ».
6. Feuille manuscrit sur un papier à en-tête du Conseil de la République. Collège de France, Laboratoire d'anthropologie sociale/Fonds Leiris : FML. E. 01.01. 142©.
7. « Les principales intuitions d'Alioune Diop à propos du monde noir et de son avenir », *Présence africaine*, n° 181-182, 2010, p. 97-104.
8. Verdin, *Alioune Diop*, op. cit., p. 152.
9. Lettre manuscrite accessible sur le site : <http://e-gide.blogspot.fr/2016/08/gide-et-presence-africaine.html> (consulté le 6 juillet 2017).
10. Feuille manuscrit sur un papier à en-tête du Conseil de la République. Fonds Leiris : FML. E. 01.01. 142©.
11. Feuille dactylographié sur papier à en-tête de la revue *Présence africaine*, datée et signée de Dakar. Fonds Leiris : FML. E. 01.01. 40©.
12. Verdin, *Alioune Diop*, op. cit., p. 154.
13. *Ibid.*
14. *Ibid.*, p. 156 et suivantes.
15. *Ibid.*, p. 76.
16. *Ibid.*
17. BOURDIEU, Pierre, *Les règles de l'art*, Paris, Seuil, [1992] 1998, p. 262.

18. Il est constitué de Gide, P. Rivet, Th. Monod, P. Maydiou, E. Mounier, Senghor, Wright, Sartre, Leiris, Camus et Césaire. Pour le comité de rédaction : B. Dadié, Cissé Dia, Ayouné, Balandier, F.-D. Sissoko, Mamadou Dia, Mercier, Meyé, H. Panassié, A. Sadj, T. Serpos, M. Sillaret.
 19. Lettre citée par Verdin, *Alioune Diop*, op. cit., p. 154.
 20. Verdin, *Alioune Diop*, op. cit., p. 46.
 21. *Esprit* : janv. 1948, n° 141 ; juil. 1949, n° 157 ; janv. 1951, n° 175 et août-sept. 1952, n° 193-194. *Critique* : juin et déc. 1951, n°s 51 et 55.
 22. *Ibid.*, p. 174. Nous n'avons pas trouvé de traces, témoignages concernant cet événement.
 23. Fonds Leiris : FML. E. 01.01. 135©.
 24. Fonds Leiris : FML. E. 01.01. 129©.
 25. KESTELOOT, Lilyan, *Histoire de la littérature négro-africaine*, Paris, Karthala-AUPELF, 2001, p. 255.
 26. Verdin, op. cit., p. 137.
 27. *Ibid.*, p. 138.
 28. *Ibid.*, p. 137.
 29. DIOP, Alioune, « Niam n'goura ou les raisons d'être de *Présence africaine* », *Présence africaine*, n° 1, 1947, p. 9.
 30. *Ibid.*, p. 149-150.
 31. Kesteloot, op. cit., p. 208.
 32. Verdin, op. cit., p. 161.
 33. *Ibid.*, les italiques figurent dans la lettre citée par Verdin
- Verdin, Philippe
- .
34. CERTEAU, Michel de, *L'Invention du quotidien. 1 Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990, p. 21.
 35. *Ibid.*, p. 61.
 36. *Ibid.*, p. 21.
 37. *Ibid.*, p. 35.
 38. Voir entre autres « Afrique noire, littérature rose » d'A. B. (Mongo Beti), *Présence africaine*, n° 1, 1955, p. 133-145.
 39. FOUCAULT, Michel, *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1971, p. 37.
 40. Respectivement pour *Chants pour mon pays* du Congolais Ezanzo [A.R. Bolamba], *Mes chansons de toujours* du Malgache Flavien Ranaivo, *Khamsine* du Somalien William J. F. Syad, *Épitomé* du Congolais Tchicaya U Tam'Si et *Aubades* du Sénégalais Ibrahim Sourang ; *Végétations de clarté* de Depestre, *Lamba* de J. Rabemananjara, *Expérience guinéenne et unité africaine* de S. A. Touré, *Les Bâtards* de Bertène Juminer ; *Légendes africaines* de l'Ivoirien Bernard Dadié, *Lettre à Maurice Thorez* de Césaire, *L'Afrique révoltée* du politicien béninois Albert Tevoedjre.
 41. Lettre sur papier à en-tête de *Présence africaine*. Fonds Leiris : FML. B. S04.06. 03. 021©.
 42. Diop, « Discours d'ouverture », *Présence africaine*, n° 8-9-10, 1956, p. 9-18.
 43. Foucault, op. cit., p. 10.
 44. *Ibid.*, p. 11.
 45. Lettre à Leiris (24 avril 1947). Fonds Leiris : FML. E. 01.01. 40©. Verdin note que Diop n'a pas apprécié la « Lettre à un ami africain » que Mounier donne pour le lancement de la revue : « Il espérait que l'humaniste, à qui il avait tenté de faire comprendre la réalité et l'espoir du continent noir, soulignerait les potentialités plutôt que les défauts. » Les « relations de *Présence africaine* avec *Esprit* en resteront là, jusqu'à ce que Jean-Marie Domenach prenne la direction de la revue en 1957 », in *Alioune Diop, le Socrate noir*, op. cit., p. 156 et suivantes.
 46. A. B., « Afrique noire, littérature rose », *Présence africaine*, n° 1-2, 1955, p. 139.
 47. *Ibid.*
 48. *Ibid.*
 49. Foucault, op. cit., p. 269.

50. Lettre du 24 avril 1947. Fonds Leiris : FML. E. 01.01. 40©.

RÉSUMÉS

Présence africaine est née dans le contexte colonial d'après guerre, période peu propice aux initiatives des élites en situation de domination : répression dans les colonies, censure, manque de moyens financiers, concurrence d'autres revues. Figure de rassembleur, stratège, Alioune Diop est cependant parvenu à se frayer une place dans le milieu littéraire colonial et postcolonial : sa revue, dédiée au monde noir, a su résister à l'idéologie de son temps, imposer une existence dans la durée, comme en témoignent les archives (lettres, brouillons).

INDEX

Mots-clés : colonie, postcolonie, archive, correspondance, stratégie, histoire littéraire

AUTEUR

FERROUDJA ALLOUACHE

MCF Littératures françaises et francophones

Université P 8, EA 7322 Littérature, Histoires, Esthétique